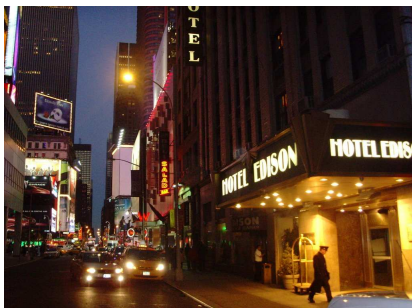


New York 2009, 5h du matin hall de l'Edison hôtel, plein cœur de Manhattan.



Le premier bus démarre en direction du San Verrazano Bridge. Certains se demandent encore s'ils ont la bonne crème, le bon gel, si leur puce de chronométrage est bien accrochée. Je les regarde, les écoute, dubitatif, sans me préoccuper de tous ces futiles détails. J'ai envie de leur dire « *Eh les gars, nous sommes à New York, vous ne pouvez pas un peu sortir de vos petits tracas et*

sa-vou-rer ? » Je plane et mon niveau de stress est étrangement à zéro ! Trop tôt surement. Je profite déjà pleinement du moment tout en essayant de dépenser un minimum d'énergie. Le rêve commence là, alors que je viens à peine de m'éveiller...étrange me direz vous, mais c'est ainsi parfois.

Je rêve tant et si bien que je me retrouve soudain débarqué sur l'aire de départ ! Je crois que j'ai poussé un peu loin mon enferment interne...une heure de bus dans les rues de New York évaporée de ma mémoire. Il faut que je sorte de ma léthargie et revenir dans le monde réel ! J'ai été téléporté de ma chambre d'hôtel à cette immense esplanade ! Ces américains sont trop forts !

Cet espace est immense. Imaginez un peu l'aire de péage de St Arnould vide de voiture.

Telle une procession de zombies mal éveillés, nous avançons tous dans la même direction, sans se poser de question. Juste se

contenter de suivre celui qui vous précède... Il fait encore nuit. Pourvu que le premier de cette longue file indienne sache où il nous mène... ! Un aiguillage... petit moment de cafouillage... gauche ? Droite ? Des flèches de couleurs différentes... Directions différentes... euh... le cerveau doit absolument sortir de sa veille maintenant... Réfléchissons une seconde... Derrière le reste de la file ne cesse de gonfler, les bus déchargent là ce flot de coureurs endormis sans discontinuer. Vite, où aller ? Mais c'est bien sur ! Ce sont les couleurs de nos dossards qui sont elles-mêmes celles de nos sas de départ. (Ces couleurs sont distribuées suivant les performances passées. Je suis « orange », le « orange » des « 3h30 ». Ces 3h30 gagnées au marathon de Paris me valent aujourd'hui d'être dans un bon sas) Les oranges sont indiqués à droite, ok, ça roule. Un grand black un peu rondouillard, typiquement US nous acène de grands GO ! GO ! Histoire de dégager les lieux au plus vite et de nous mettre la pression. Vu le flux d'autocars arrivant à la suite du mien, ils sont surement plusieurs milliers

derrière moi. (Dans n'importe quel autre endroit, j'aurais dit plusieurs centaines, mais là, vue la démesure de l'évènement, millier ne me semble pas exagéré)

Nous voilà enfin sur le parc d'attente des « orange » Ce parc est grand comme plusieurs terrains de football ! L'accueil est sympathiquement chaleureux, café, petits gâteaux, le tout distribués par de jolis sourires féminins largement sponsorisés par de grandes marques de diététique sportive. Il est vrai que nous sommes aux States, et ce pays sans publicité reste assez inimaginable.

Je suis encore dans mon état de somnambule, je vois les gens se couvrir, s'abriter, mais je ne sent aucune goutte d'eau ou de quoi que se soit d'autre, trop plongé que je suis dans l'admiration de ce cadre irréaliste. Il suffit de lever la tête pour voir les piliers du Verrazano Bridge, immense, majestueux, mythique pour tout marathonnier de la Terre. Rien

que d'imaginer que dans moins de trois heures nous serons tous dessus, me flanque les frissons.

"Viens t'abriter", me lance mon copain et colocataire du moment en se dirigeant sous un immense barnum déjà noir de monde. Je le suis sans réfléchir. Quel spectacle ! Un hôpital de campagne ? Un camp de réfugiés ? Non, ceci est juste une sorte de salle d'attente pour sportifs ! Une salle de réveil. Nous avançons entre sacs poubelles et couvertures en prenant soin de ne pas bousculer celles ou ceux qui se cachent dessous. En effet ces sacs ne contiennent pas des détritrus, mais ils servent d'abris chauffant pour ceux qui finissent leur nuit. Des odeurs de camphre se mélangent avec celles de petits déjeunés improvisés. Le plus difficile va être de trouver un petit espace libre dans ce dédale de corps. Les centimètres carrés se font rares...un groupe nous voit arriver, se serre un peu plus et nous accueille dans une langue que je ne reconnais pas vraiment...merci, gracias, thank-you, les trois feront l'affaire ! En fait nos voisins sont des

colombiens parlant le même anglais approximatif que moi...je ne pouvais pas reconnaître cette langue !

L'espace concédé est trop exigü, impossible de s'allonger, la position accroupie fera l'affaire pour l'heure. Un « bonjour la France » me vient du groupe de derrière, un autre « hello le France » venant d'un peu plus loin me font chaud au cœur. Cela me laisse à penser que ce pays est apprécié de part le monde, tout du moins la France du sport. C'est chouette cet accueil, j'aime ! D'autres de nos proches voisins s'avèrent être canadiens, québécois de surcroit. Un troisième, manifestement solitaire est philippin. Un peu plus loin, un autre parle assez fort pour que tout le monde le remarque, sûrement un autochtone. Lui non plus, je ne reconnais pas ce qu'il dit tant son anglais semble exagérément américain. Un peu plus tard, j'apprendrai que ce grand gaillard un peu gueulard est de l'Arkansas ! (Etat de « ploucs » pour les New Yorkais.) Local à quatre cent

kilomètres prêt ! Magique ce mélange des genres, de langues, cette attente dans une grande fraternité. Ah si seulement le monde pouvait nous voir et prendre une leçon ! Cette tour de Babel moderne qui pour certain n'est qu'utopie, est bien réelle, là, devant moi, autour de moi. Je participe à ça ! Tous n'ont qu'un but, courir et faire la paix ! Incroyable ! Incroyable ! Incroyable !

Une demi-sieste plus tard, il est 9h. Il faut se bouger, les jambes sont plus engourdies que jamais, et avant ce genre d'épreuve, je ne peux pas dire que ce soit génial. Allez, oust, direction le sas orange. Ici, nous ne sommes que sur l'esplanade « orange », loin encore de la ligne de départ. Je ne veux rien louper, voir cette ligne. Où est-elle ? Comment y allons-nous ? Par le corridor orange bien sur. Ce pays à une grande expérience dans la gestion du bétail... Nous sommes si bien cadrés par d'immenses barrières, que toute évasion n'est pas possible. Pas plus qu'un éventuel retour en arrière une fois engagé n'est envisageable, ce qui ne me vient pas à l'idée

bien évidemment. Le flot de gens se dirigeant par là est impressionnant de discipline ! L'organisation est impressionnante de bienveillance ! A petit pas nous voilà enfin dans le fameux sas.

Plus que trente minutes. Les visages sont tendus, la pression monte imperceptiblement mais sûrement. Chacun guète l'ouverture de l'une des dizaines de cabines de toilette pour faire un dernier petit pipi de la peur. Nous avançons en aveugle, les uns contre les autres quand soudain nous voilà sur l'aire de péage de l'autoroute, pile en face du Verrazano ! Les frissons et l'émotion ne me lâchent plus. A notre droite les bleus, en contre bas, les verts. La première vague de départ est prévue à 9h40 et c'est la mienne ! Quelle chance j'ai.



L'ambiance semble plus au recueillement qu'à la fête, ce qui me surprend. Tout le monde semble avoir du mal à y croire, à croire que va s'accomplir un rêve de coureur dans quelques minutes ! Nous sommes tous les futurs acteurs d'un événement mondial, et il faut croire que tous se veulent dignes, tant pis pour la fête. A cela, nous rajoutons un soupçon d'émotion et le silence règne. Ce rassemblement de 35 000 personnes est déjà impressionnant, mais avec ce silence ça en est presque oppressant !

Une musique en live, un chanteur, un discours...je ne capte pas grand-chose...de nouveau la musique...la foule ne parle plus, ne pense plus...les frissons, un pressentiment...le départ est proche...un coup de canon monstrueux...une clameur...en conte-bas les verts sont lâchés...je tremble, je frissonne sans cesse...c'est le départ cette fois, le vrai...je trépigne...n'y crois toujours pas...la colonne des «oranges » bouge aussi devant moi visiblement...ça y est je bouge...je suis parti!!!!!!.

C'est en trotinant que j'atteins le pont, je passe sous les premiers haubans...les mots me manquent...je suis baba...Depuis des années, je vois cette image à la télévision...je suis cette fois dedans, là, au cœur de l'évènement ! Je pleure comme un gosse, je craque...le pont vibre sous les milliers de pas ! Je dois filmer ça, je dois m'arrêter, regarder, profiter, m'imprégner, imprimer cette image en moi ! Les hélicos tournent au-dessus de nous, les bateaux fontaines

lancent leur jet d'eau en bas, les cornes de brume hurlent, sur ma gauche la baie de New York, splendide. Je voudrais toujours rester sur ce pont à regarder ce spectacle ! Mais en moins d'une minute d'arrêt, je filme au moins 5000 personnes me doublant ! Il faut donc que j'y aille, que je cours à mon tour.

Je me dis que si ce marathon devait finir sur l'autre rive, cela valait tout de même le coup de venir ! Brooklyn sud, terminus ! Ça fait rêver. Sur ce pont nous avons pour seul public une petite dizaine d'hélicoptères auxquels je fais des grands signes comme un gosse le fait aux avions. Petite fourmis que je suis.

Premier virage à gauche, un peu sec, à la sortie du pont, quelques personnes éparses. Un demi mile plus loin ils se font plus nombreux pour rapidement se toucher, ils sont coudes à coudes. Ce que je ne sais pas encore, c'est qu'ils se toucheront ainsi jusqu'à Central Park ! La sortie de l'autoroute se fait par la bretelle d'accès

qui débouche sur un boulevard large de six voies et d'au moins huit kilomètres de long (cinq miles en vérité). Je vous présente Fourth Avenue.

Noire de coureurs en son centre, noire de monde en ses bordures...je n'ais jamais vu autant de monde aussi heureux d'être réunis ! C'est la fête ici ! Mes yeux piquent, l'émotion me reprend...m'a-t-elle quittée seulement ? Ce boulevard doit absorber les coureurs de tous les sas qui se retrouvent ici. Sa largeur en a la capacité car en aucun moment je ne piétine ou doit ralentir la foulée. Le son de la foule qui se dégage raisonnant sur les façades de brique est hallucinant, presque effrayant. Les premiers groupes de Rock sont présents de part et d'autre du boulevard et distant de 500m maximum les uns des autres ! Un concert géant ! Il y a un public à la ferveur insoupçonnée pour les inconnus qui passent devant eux, nous sommes tous joyeusement encouragés, quelque soit notre nationalité, quelque soit leur couleur, à dominante noire côté public.

Les promesses lues de ce que pouvait vous donner ce marathon sont bien au rendez vous. Quel plaisir que de courir au milieu de ces milliers de visages qui défilent devant moi. Quelque uns aux larges sourires édentés, quelques un bruyamment encourageant, d'autres très fraternels, des noirs, des blancs, des jaunes, des bébés à la peau rose, des anciens trop anciens pour nous encourager sans être assis sur un siège pliant. Tous ont un point commun, la joie ! Nous sommes dans un quartier populaire de New York, Brooklyn. Ces gens là ne sont pas de riches traders, mais ils sont là, souriant et ravis, ce qui à pour conséquence directe de me ravir à mon tour !

Il y a aussi ces gamins qui ont pour jeux de taper dans la main d'un maximum de coureur. Ils vous rendent une telle joie quand ils touchent la votre que ça devient pour moi également un jeu. Ils font mon rêve, et je crois que le « frenchie » que je suis fait un peu le leur. Mon,

seul regret alors est de ne pouvoir être sur l'autre côté du boulevard en même temps ! Ce qui me trouble le plus, est de voir quelques coureurs cantonnés au milieu de cette avenue, concentrés. Ils évitent à tout prix les bordures, se privent de ce plaisir...Mais que sont ils venus faire ici s'ils ne participent pas à la fête ? Le sourire des gens déclenche le mien, qui à son tour déclenche celui des spectateurs suivant et ainsi de suite.

Les sourires défilent, et me font oublier que je cours un marathon...je viens de passer les dix premiers kilomètres l'air de rien. Ce qui ne serait pas un réel problème en temps normal. A la différence près, est que cette fois je viens de commettre deux erreurs graves...Je n'ai pas surveillé le chrono qui indique 44 minutes, bien trop vite par rapport à mes modestes objectifs. Plus grave de conséquence, j'ai tout simplement oublié de me ravitailler au « cinq kilomètres »...Ce sont des erreurs qui peuvent se payer très cher pour un marathonien amateur, d'autant que ma préparation a été réduite au minimum...Il est donc urgent que je me

ravitaille et que je ralentisse ! Comment ai-je pu ? L'euphorie y est certainement pour quelque chose. Mais jamais je n'ai couru les dix premiers kilomètres avec autant d'aisance et de facilité, incroyable !

Je dois m'imposer une pause, donc je marche, bois correctement, avale une pâte d'amande... Je mangerai bien une banane moi...mais il n'y en a pas ici... Les ravitaillements sont exclusivement liquides, dommage. Je filme un peu cette foule, *hello la France !* Trop cool tout ça ! Je repars, quand tout à coup, là, à trois mètres devant moi, une bande de mexicains fait le show... Il faut que je m'arrête de nouveau, obligé ! Ils sont surexcités ! Le fait de m'arrêter et de les filmer déclenche une nouvelle vague sonore, cette envolée de décibels me perce les tympans ! Ils sont fous ! Ils sont persuadés que je ne peux plus courir et m'encouragent d'autant plus fort. Je repars donc, rien que pour fuir les olééés. Les applaudissements redoublent, euphoriques qu'ils

sont d'avoir sauvé un petit français de l'abandon. Bonne raison pour eux de continuer leur fiesta d'enfer et moi de rire ! Et je tape, tape dans les mains de ces gosses, encore et encore Ils ne me déconcentrent pas, ne me prennent pas d'énergie, au contraire, ils me nourrissent !

Ici c'est le son d'un groupe de vieux rockers façon ZZTOP sur le retour qui nous agresse les oreilles de crachouillis stéréophoniques. Là, un groupe de pompiers, alignés qui nous salue, respect les mecs. A les voir je ne peux m'empêcher de penser que ceux là même qui étaient dans un tout autre combat que moi en 2001. C'est vrai qu'ils ont l'allure de héros. Et aujourd'hui c'est eux qui m'encouragent, je vous le dis, cette course est dingue !

15km et 1h11...encore trop vite mon vieux ! Il va falloir songer à se calmer sinon je ne verrai jamais Central Park. Tient un Pip Band, en tenue écossaise bien sur. Ils le font exprès ma

parole, j'essaie juste de me re-concentrer... Ils sont en kilts et nous montrent leurs gambettes bien poilues. J'adore cette musique et elle me procure là quelques frissons supplémentaires...

Un sponsor dont je ne saurais dire le nom à eu la bonne idée de distribuer généreusement à cette foule des clochettes très efficaces en production de décibels. Les gens s'en donnent à cœur joie et créent un joli tintamarre... Joli étant une façon de parler, car en réalité tout ce bruit commence à devenir fatiguant pour qui aime bien le calme. Le son des cornemuses a-t-il à peine disparu que naît aussitôt celui bien moins mélodieux de guitares électriques hard rockeuses relayé par des amplis hyper saturés... Le calme disais-je ?

Km 20. Le semi n'est pas encore fait. 1h39, je suis revenu dans mes temps... Bizarrement, s'obliger à ralentir n'est pas chose facile. Mon activité parallèle de touriste m'aide à freiner l'allure. Je joue encore à taper dans les

mains de tous ces gosses, je joue encore à déclencher des encouragements en marchant pour filmer, je m'amuse ! Je réalise en écrivant que je n'ai quasiment pas prêté attention aux quarante trois mille autres coureurs...je suis seul. Comme moi, les autres font leur course et doivent être baba d'un tel spectacle, personne ne veut en perdre une miette.

Le semi ! 1h44, impeccable, je commence juste à prendre mon rythme. Nous quittons Brooklyn. Je suis là sur mes temps de Paris, ce qui à priori ne peut pas aller au bout.

Pour Paris l'entraînement avait été scrupuleusement suivi tandis que pour cette course là, je me suis contenté du minimum acceptable. Donc je sais déjà qu'un fort ralentissement devrait arriver, au 26km ? 27km ? 30km ? Je ne sais pas encore. Pour l'heure, je profite de mes jambes qui daignent encore de bien vouloir me porter. Je cours sans montre, à la sensation. Mes temps, je les lis sur les chronos

géants en bord de circuit. Courir juste à l'écoute de soi, sans recherche de performance est agréable.

Je fais un ravitaillement sérieux, mon petit quatre heures de mi-course. Barre de céréale, gel anti oxydant, boisson énergétique. Cette fois ma ceinture est presque vide, ce qui m'angoisse un tantinet. Je prendrai le temps de m'arrêter sur un stand s'il le faut. Cependant, à la grande surprise de tout le monde, il n'y a toujours pas de « solide » sur les ravitaillements, ce qui est un peu gênant tout de même. Pendant que mon esprit réfléchi à tout ça, qu'il élabore des plans drastiques de gestion de ma nourriture solide, je cours sans douleur, et j'arrive tranquillement au 25^{ème} km.

Nous quittons le Queens par le pont de Queensboro et, étrangement ce quartier ne m'a laissé aucun souvenir. Certes nous n'y avons fait que quelques miles, mais j'ai beau chercher, rien,

je ne me rappelle de rien si ce n'est de l'avoir quitté.

2 miles sans spectateurs, un tunnel d'acier dans lequel raisonnent les pieds des coureurs, peu d'entre eux parlent. Quel contraste ce silence ! Plus un bruit ou presque...enfin la paix oserai-je dire. Ce calme est reposant et tout le monde semble vouloir en profiter. Nous sommes dans ce tunnel dans un autre monde, protégés des agressions sonores du début de course. The Queensboro bridge. Le bout du tunnel approchant, je commence à entendre au loin une clameur. Le son d'une foule. Qu'est ce que c'est encore que ça ? Ce son semble suivre ce tunnel pour venir jusqu'à nous. De plus en plus audible, de plus en plus inquiétant. Il ressemble à celui d'un stade en délire accueillant son équipe de foot préférée. Il fini par devenir clairement identifiable, et c'est bien de cela qu'il s'agit, d'une foule en délire ! Soudain apparait en contrebas de ce pont cette foule. Nous avons alors

une vue plongeante sur le circuit ! Formidable !
Je dois m'arrêter filmer ça encore !



Sortir de ce tunnel silencieux est aussi violent pour mon esprit que de passer du confort douillet et reposant de mon canapé au rond point des champs Elysée aux heures de pointe en une seconde ! C'est donc tout de suite après une épingle à gauche que nous nous retrouvons dans un vacarme plus fort que jamais ! Et c'est reparti pour le show ! Bienvenue à Manhattan !

Les six kilomètres suivant sur « the first avenue » remontent toute l'île de Manhattan en une longue et interminable ligne droite.



Ces kilomètres sont habituellement ceux de la lassitude. Elle est ici exacerbée par la monotonie du circuit. Je me suis habitué à la foule, aux cris, aux musiciens, et je n'arrive plus à apprécier le spectacle pourtant omniprésent, les prémices de la fatigue sûrement. Je me surprends même à plusieurs reprises à courir au milieu de la

chaussée. Du coup je comprends mieux ce que faisaient ces coureurs en début de course, ils devaient connaître cette course, ils se protégeaient. Je reste au milieu autant pour éviter le dévers de la chaussée qui commence à me faire mal aux chevilles que pour m'éloigner des bruits. Je ne vous cache pas que l'euphorie du début n'est plus là, je commence même à me demander ce que je fais ici en passant le trentième kilomètre. Je cogite, tout ça n'est pas raisonnable, je ne suis pas assez préparé, et encore je ne suis pas dans le dur. Quand ce mur vat-il arriver ? Cela risque d'être terrible. Comme souvent dans ces kilométrages l'esprit négatif tend à prendre le dessus et il faut alors se battre avec son esprit défaitiste pour ne pas jeter l'éponge. Comme il serait facile de tout planter là, de rentrer à l'hôtel au chaud, de prendre un bon bain, de manger une pizza. C'est précisément ce dont j'ai envie à cet instant. J'en ai marre de leurs boissons sucrées et plus une miette de solide à se mettre sous la dent !

Alors que mes pensées sombrent dans la morosité, devant moi, là, à dix mètres à peine, tendue à bout de bras par un inconnu, surgit...une banane ! Providence ! Pourvu que j'arrive le premier à la kidnapper ! Est-elle pour moi ? J'arrive dessus, personne ne la voulue, yes ! I can ? It's for me ? Yes ! Dit le gars ! Thank's ! Un délice au bout de deux heures trente d'effort ! Un miracle même ! Alors que je marche pour déguster mon festin, toujours les même cris d'encouragement pour que je me remette à courir. La différence avec le début de course est que là j'en ai besoin, et que j'ai beaucoup moins envie d'en rire ! Je profite de cette diversion pour ne plus cogiter et me met en mode pilotage automatique tant et si bien que les cris du public deviennent flous.

L'air de rien cette banane m'emmènera jusqu'au pont de Willis Avenue Bridge, point final de The First Avenue et donc sortie de Manhattan. Cela signifie aussi l'entrés de la course dans le Bronks pour les deux prochains

miles. Ne faisant qu'effleurer le quartier je ne saurai en parler mieux, si ce n'est que le public est là beaucoup plus épars, quasiment inexistant. Comme s'ils n'avaient pu franchir les deux ponts que nous emprunterons, comme si ce quartier était damné. Etrange contraste, mais à ce stade de la course, je ne suis plus à un contraste prêt !

Km34, première vraie difficulté à encaisser non sans mal : encore un pont ! Celui-là à une pente particulièrement accentuée, il fait mal aux jambes, il oblige à puiser un surplus d'énergie dans un réservoir pourtant presque vide. Ce détail là restera encre au fond de mes mollets, gravé dans mes cuisses. Ce surplus d'énergie dépensé me fera rapidement défaut, je le sais déjà, mais je ne sais pas quand ce satané mur va me frapper, et quelle en sera sa hauteur de souffrance.

Km35, je vais moins vite mais ça va encore...

Km36, Central Park est en vue, mais il faut en faire le tour complet. L'arrivée est pourtant à l'autre bout...soit à 6km encore !



Km37, les gens et leur vacarme me fatiguent vraiment cette fois. Incroyable que ce chahut festif finisse par me taper sur les nerfs...la fatigue sûrement !

Km38, ce n'est pas de la faute des gens si je n'avance plus, mais quand même, ils m'énervent. S'ils m'énervent tant, c'est que la panne est imminente cette fois. Les jambes sont molles, la tête n'y est plus, tout m'est désagréable, j'ai mal aux chevilles, presque mal

au crâne... Plus que quatre kilomètres. Ça doit être possible. Je suis à New York tout de même ! Je n'ai pas le droit de m'arrêter, malgré ce qu'essai de me dicter mon cerveau. Il ne fera pas la loi cette fois, il faut que je reprenne le dessus, une fois encore. La tactique est simple. Ne pas se forcer, mais ne pas s'arrêter non plus, donc je marche. Je vais attendre un peu en marchant comme ça afin de retrouver des forces... Allez, il faut repartir... Trois pas de footing... Impossible, ça ne fonctionne plus. Marche, ne t'arrête pas de marcher surtout...allez ! Je me fixe des micros objectifs et fait en sorte qu'ils soient réalisables. Ne plus entamer le moral. Quand j'arrive au niveau du gars en bleu las bas, je repars...Le gars en bleu est là... Changement de programme, je vise alors la dame en vert au loin. Dès que je passe devant je m'y remets ! A repousser l'échéance...j'ai marché un kilomètre ! Mon chrono s'effondre lamentablement, inexorablement. Allez hop ! Cette fois tu trottines !

Je trotte au moins à 7km/h en attendant le 40^{ème}...qui serait bien aimable de pointer son nez maintenant. Ils ont du se tromper, mélanger avec les miles... Ou alors je ne l'ai déjà passé ? Je ne l'ai pas vu ? Je devrais y être là... C'est la première course sur laquelle je compte tant les minutes pour franchir ce km ! Imagines toi dans ce mauvais rêve des plus classiques ; tu cours sans avancer en essayant de fuir un ennemi menaçant...tes jambes s'engluent et s'enfoncent dans une mélasse, le moindre centimètre te demande un effort surhumain, tu n'y arrives pas... Ce cauchemar, je le vis ! Le seul truc bien est que jusqu'à présent je n'ai jamais eu de bête féroce aux fesses...

Km 40 ! PLUS QUE DEUX !!!!... Je suis dans le dur de chez dur... tout en ne m'étant jamais senti aussi mou ! Je ne peux même pas m'arrêter pour filmer, mon corps ne veut plus. Cette fois, c'est le physique qui renonce, je dois puiser je ne sais pas où pour continuer à avancer. C'est la tête qui a repris la main...Je dois le

faire ! Si je cours à 12km/h je passe encore en moins de 4h ! J'ai tout de même perdu 20min entre le trentième et maintenant...calcule, calcule, pendant ce temps tu ne penses pas. Calcule 2min au km de perdu...sur une base de 12km/h prévue...ça me fait une moyenne de 7min au kilomètre sur les dix derniers ! Je ne sais même plus à quoi ressemblait ce bout de parcours. Le mode robot est enclenché. Allez, le 41^{ème} arrive... J'ai l'impression d'aller plus vite, l'impression de retrouver la pêche...mes jambes obéissent enfin. J'ai cependant l'impression de ne plus en avoir, la douleur s'est évanouie, ce qui est d'autant plus inquiétant... Aller au-delà de la douleur...ça doit être ça. Il faut que j'en profite pour avancer, tout le monde sait que cet état est éphémère, et quand alors il cessera, la marche même sera un calvaire.

Noir de monde ! La rue est inondée de supporter, le passage se rétrécit comme dans un col du Tour de France, leurs bras me portent, me poussent. Je suis dans l'inconscient, je ne vois plus de visage, je n'entends plus de voix. C'est un

décor qui défile comme dans un jeu vidéo avec une bande sonore. Je ne suis plus dans le réel... la route s'élargie soudain, des barrières... 500m ? Bon sang ! Ce n'est rien 500m ! Interminables cependant... Un tapis rouge, je vois l'arche... 3h59'30'' ... C'est loupé pour passer en dessous des quatre heures...3h59'40'' ...450m. Mes yeux sont rivés sur le compteur... Mes yeux pleurent la défaite. Mon amour propre ravale sa salive... Je l'aurais fait, c'est déjà pas si mal. 3h59'50'' .Je n'en peux plus, vais-je franchir cette ligne ? 200m...4h01' ...4h02' ...C'est fini... Je pleure de fatigue, je pleure de joie, comme un gosse, le supplice est fini.



Marcher, ne pas s'arrêter brutalement, surtout marcher... Avancer, ne pas tomber, ne pas s'asseoir... Une couverture de survie...serais-je déjà mort ? Merci, bien utile celle-ci... Une médaille. Miss America, là, devant moi. Elle est belle, non je ne suis pas mort, me voilà rassuré. J'avance, nous avançons tous, avons-nous le choix ? Le flux des gens nous pousse. Plus nous marchons, plus je m'éloigne de mon hôtel. Nous remontons Central Park... Impossible de bifurquer, les barrières nous entourent... Toujours le parcage à l'américaine... Pas de panique, autour de moi ils sont des centaines allongés, assis, épuisés, ne t'arrête pas, marche...

Enfin la sortie, je récupère mes affaires, m'habille chaudement, je bois, je mange, j'ai maintenant faim. Je marche toujours...je suis seul au milieu d'une foule de zombie. Je suis sorti du parc et eu fur et à mesure que j'avance, les visages s'éclairent, les sourires reviennent, les gens alors, savourent leur bonheur, j'en fais de même. Le souci du moment est que je suis

maintenant à deux kilomètres de mon hôtel...autant dire qu'ils vont être longs, même si la pente tend à descendre. J'ai si faim que j'en oublie que mes jambes couines...je me dirige vers l'hôtel. La première pizza qui passe sous mes yeux va être mienne ! Il y a encore bien trop de monde pour espérer trouver un morceau de nourriture. Je suis au Columbus Cercle, sorte de place de la concorde new yorkaise au pied de Central Park. Cela fait au moins une demi-heure que je suis arrivé, et je passe là devant le parcours et reste surpris par le flux de coureurs qui arrivent encore, stupéfiants ! Mais la faim m'indique qu'il faut que je continue ma descente vers l'hôtel, je reprends donc la huitième avenue et doit continuer tout droit jusqu'à la 47^{ème} rue, facile même pour un esprit embrumé. Le sourire ne me quitte pas tout au long du parcours car tous les gens que je croise me lance des petits bravos ou ont des signes d'admiration pour le « finisher » que je suis ! Il semble que les gens d'ici aiment bien avoir leurs héros, et en ce jour, les héros éphémères des New Yorkais sont les Finishers

arborant leur médaille autour du cou. Comme le contact est facile avec ce sésame, encore quelque chose d'incroyable ! Soit ces gens d'ici sont des grands enfants soient ils manquent cruellement de distraction tout le reste de l'année pour se fasciner à ce point sur de pauvres coureurs qui viennent envahir leur ville. Ce contraste avec Paris est là encore stupéfiant. Quand un parisien va râler parce que sa ville est embouteillée un dimanche matin d'avril, le new yorkais lui te dis merci d'être venu avec le sourire... Ma pizzeria est là, juste à l'angle de ma rue, vingt mètre à peine de l'hôtel, génial. Il y a de la place. Le temps que je choisisse la part qui me ferait plaisir (toutes !) le vendeur me questionne, voulant tout savoir sur ce que je viens de faire ! Ici les pizzas font soixante centimètres de diamètre, et ils vous coupent une part comme vous l'entendez, elles sont épaisses et la garniture est digne d'un repas complet avec fromage et dessert ! Précisément ce qu'il me faut à cette heure ! Je m'assoie face à la vitrine, et regarde ce qui se passe dans la rue quand un gars en costume cravate viens se poser à

côté de moi. Il ne tarda pas à engager la conversation, mon costume du moment rendant la chose facile. Il s'avère que ce gars est un espagnol travaillant pour les nations unies et qui va rentrer en France dans moins d'un an, sa mission étant finie à New York. J'enviais un peu ce baroudeur en costume. Je regrette de ne pas avoir conservé ce contact, mais comme il me le disait, ici, les gens sont super gentils, mais tout cela reste superficiel. Ce repas régénérant pris, l'envie suivant était alors une super méga douche chaude, ce qui ne devrait pas poser de problème. La salle de bain de ma chambre spacieuse et bien chauffée m'attendais. Après cette douche, je ne sais pas ce qui m'est arrivé, mais je me suis mis à avoir froid. Je grelotais malgré le chauffage...Le mieux est de se mettre au lit...Instantanément endormi, je ne me réveillerai qu'une heure plus tard.... Je ne crois pas m'être endormi aussi vite une fois dans ma vie ! Je regarde ma montre, ça fait deux heures que je suis arrivé, je remonte au Parc, je veux voir ça d'un autre œil, je veux

continuer à vivre cet évènement encore un peu...faire durer. Je l'ai fait !

Merci encore à toutes celles et ceux qui m'ont permis d'accomplir ce rêve. Merci Claudie Maxime et Camille.